

agriculteurs, et c'était une population stable. Aussi je savais longtemps à l'avance à quel effectif il faudrait s'attendre au cours des prochaines années: il suffisait de noter chaque naissance dans le pays! L'administration, d'ailleurs, me demandait quelles étaient mes prévisions. J'ai pendant longtemps entre quatorze et dix-neuf élèves. C'est en 1970 que le nombre a brutalement diminué.

À part une entreprise de maçonnerie, plus importante que celle de mon mari, et qui a été reprise ensuite par Chaffois, à Châtillon, Menglon vivait de ses cultures et de ses vignes. Il y avait aussi des élevages intensifs de cochons et de poules. Une année, avec les écoles de Montmaur et de Barnave, nous sommes allés visiter l'usine Lustucru de Grenoble, célèbre pour ses pâtes aux œufs frais.

En 1969 nous avons participé pour la première fois à la fête départementale de la jeunesse, en présentant des figures de gymnastique et de mouvement de « lëndit », ainsi que des danses folkloriques. Mais le quotidien de l'école me prenait beaucoup de temps. En plus d'une présence de tous les instants en classe, il fallait compter au moins trois heures de travail chez moi, le soir, ce qui m'empêchait de suivre les devoirs de mes filles. Elles n'en étaient pas moins très actives à l'école et, tout en m'appelant « Maîtresse » exactement comme leurs camarades, avaient tendance à poser beaucoup plus de questions. Un jour que l'inspecteur était venu, il avait dû leur demander de laisser un peu la parole aux autres!

Comme pour le tout premier témoignage de ce livre, à la fin de notre périple à travers l'école en Diois, une femme, une institutrice, aura la parole. Il s'agit en réalité de quelques extraits d'un journal qu'écrivait, presque quotidiennement, Madeleine Mühlethaler. Après neuf années passées à l'école de plein air de l'armée à Morteau, dans le Doubs, elle était venue faire un remplacement à Laval-d'Aix, puis fit deux ans à Vercheny, neuf ans à Sainte-Croix, et termina sa carrière comme directrice de l'école primaire de Chabestan, à Die. Sa réflexion sur l'école, son action à Sainte-Croix, et le petit roman historique dont elle est l'auteur, *Pierrick* ou *Les Chemins de la Liberté*, ont beaucoup marqué les Diois qui l'ont connue.

SAINTE-CROIX

Madeleine Mühlethaler

(journal)

1965-1966

NOUS SOMMES SI PEU NOMBREUX cette année que l'inspecteur nous autorise à sortir comme nous le voulons, et à recevoir d'autres écoles proches de la nôtre. Ainsi, une équipe de l'école de V. va venir passer une journée chez nous. Ces échanges remplaceront le voyage scolaire auquel nous pouvions prétendre cette année. Nos nouveaux correspondants sont en Normandie, près de Bayeux.

L'automne est splendide. Nous sommes souvent sur les chemins du village, dans les vignes, mesurant, calculant ou tout simplement goûtant la poésie de la campagne. Les hirondelles sur les fils, le départ des transhumants qu'on enfourne aujourd'hui dans les wagons à l'aide d'un bélier dressé, les criquets, les empreintes du renard ou de la belette...

— Quand papa revient des *routes*, nous raconte Colette, il m'attrape des bêtes et les met sous son béret. Quelquefois la bête le pique, et il rit. Quelquefois, elle s'échappe, et quand mon papa soulève son béret, plus d'insecte! Je suis déçue, et il me dit: « Demande! Je t'en apporterai d'autres! » Le lendemain, c'est un cri-cri. Il s'échappe dans un trou de notre escalier. Toutes les nuits, j'entends sa crécelle: « Cri... cri... » Cela

UNE BELLE ARRIÈRE-SAISON

m'empêche de dormir. Devant le trou, je pose de la nourriture. Mais, pauvre grillon, le voilà qui meurt de vieillesse. Une autre fois, c'est une mante que je trouve faisant sa prière dans les cheveux de papa. Ou bien c'est un ver luisant que je trouve dans les fleurs, la nuit, c'est un lumignon! Il y a beaucoup d'autres insectes: sauterelle agile, criquet, etc. Quand mon papa revient des *routes*, je vais à sa rencontre pour voir quelle bête il me rapporte.

Le papa de Colette ramène des insectes à sa fille. Nous, nous en envoyons à nos correspondants, d'énormes mantes et des criquets qu'ils ne verront jamais en Normandie. Mais les gentils grillons que nous avons apprivoisés et qui se laissaient caresser par les petits, sont morts tous les deux. Brigitte nous apporte une boîte dans laquelle on voit encore, photographiée en quelque sorte, la trace des grillons nouveau-nés, qui se sont desséchés.

Nous allons passer un après-midi à l'école de Pontaix. Les élèves et leur maîtresse nous emmènent visiter les ruines du château. Nous goûtons avec eux, et nous revenons à pied vers six heures, trois kilomètres.

1966-1967

Il devient inutile, je crois, de relater jour après jour notre vie scolaire et nos techniques. Les enfants sont les mêmes que l'an passé, c'est à la fois la joie et le drame de nos écoles de campagne, guettées par le dépeuplement. André est simplement remplacé par Bernard...

Toutefois, si ce Bernard pose un problème, celui de l'enfance inadaptée, il en résout sans doute d'autres, par la loi des compensations.

Nous avons peur, l'an dernier, de voir notre école fermer, comme nous le voyions depuis quelques années dans les hautes vallées de la Drôme. Quelques-unes étaient toutes neuves... Les petites municipalités se sont quelquefois saignées pour construire de petits bijoux d'écoles, que leur envieraient bien des instituteurs des villes, enfermés dans de véritables casernes, anciennes ou modernes. Mais peut-on honorablement payer un instituteur pour un ou deux élèves? Et les jeunes suppléantes d'aujourd'hui n'acceptent plus, comme celles que j'ai connues dans le Jura, de s'enfermer dans un tout petit village où elles étaient souvent l'objet de la sollicitude des familles, mais parfois aussi le point de mire de la population. On a beau ne pas s'inquiéter de l'opinion des gens, l'opinion, elle, s'occupe de vous...

Et l'école fermera, faute de combattants...

Et le village, du même coup, mourra...

Je sais bien que l'on commence à construire les villes à la campagne. En attendant ce recyclage, il faut bien parer au plus pressé.

J'en reviens à notre Bernard. Il illustre bien ce qu'un de nos collègues appelle « l'école verte ». Ces enfants des villes qui ont besoin de plein air, pour lesquels on ne trouve pas de place dans les aériums ou les écoles de Plein Air, aideraient peut-être à sauver quelques villages, du moins pour quelque temps, le temps que se fasse le passage de la vie rurale traditionnelle et familiale à une vie rurale coopérative, regroupée au chef-lieu, nouveau centre scolaire. Et peut-être prendraient-ils goût à la terre, eux aussi...

Bref, Bernard est chez nous. Il représente une autre façon de vivre, une autre religion. Bien que menée avec une certaine sévérité, l'éducation familiale de nos petits n'a jamais comporté de brutalité, comme celle dont nous parle ce nouveau venu. Il nous rapporte cela sans chercher à se faire

plaindre. Les autres sont atterrés. Mais c'est comme ça. Il a appris à survivre comme il pouvait. Il continue d'ailleurs comme il faisait. Haro sur le baudet, c'est toujours lui qui a tort! Il y a quelquefois du vrai, mais on met aussi sur son dos pas mal de méfaits imaginaires. Et en cela les grandes personnes sont quelquefois plus acharnées que les enfants...

Octobre

Freinet meurt comme il l'aurait souhaité, sans doute: dans son jardin. Il meurt au moment où il va recueillir le fruit de ses efforts (c'est le sort des novateurs). Nous recevons un télégramme, un matin, et nous allons en téléphoner un autre, pour condoléances.

– Votre dieu est mort, me dit quelqu'un, qu'allez-vous devenir?

Mais personne, chez nous, ne le considérait comme un dieu. Les enfants ne le connaissent qu'à travers un film qu'ils ont vu et aimé, *L'école buissonnière*. Moi-même, je ne l'ai croisé que cinq minutes, un jour, dans un couloir à Annecy, après qu'il nous eut parlé de ces maladies scolaires dont la moindre est peut-être la dyslexie, et la pire, trop souvent passée sous silence, ce désespoir en situation d'échec, qui conduit plus souvent qu'on ne croit au suicide d'enfant, ou à la dépression chronique. Il faisait partie comme les autres d'un mouvement coopératif auquel chaque instituteur qui voulait bien s'en donner la peine apportait sa petite expérience. Sa vertu fut sans doute la ténacité.

Et il faut de la ténacité pour lutter contre l'ordre établi, contre la routine, et, plus grave, contre la routine de bonne foi.

– Vous retardez, me disent quelques-uns, nous ne sommes plus axés sur la dictée et les problèmes, nous faisons des méthodes actives. Nous partons dans les champs, nous aussi.

J'appelle quelquefois mes élèves *moutons de Panurge*. En riant. Mais dans le secret de ma conscience, je me demande si effectivement nous ne formons pas des millions de *moutons de Panurge*. De bons et obéissants moutons – les vrais récalcitrants sont rares – qui laissent aux portes de l'école leurs rêves de montagne et d'herbe tendre, pour suivre ceux du maître.

À quoi pensent-ils au long des exercices imposés? À quoi pensent-ils tandis qu'ils découpent dans du contre-plaqué les diverses parties du corps humain? Savoir se taire. Attendre. Et l'oiseau vient... Le malheur, c'est que l'enseignant parle trop.

L'important, ce n'est pas le colis que nous confectionnons, ni la promenade éducative, c'est l'expression libre qui en découle et qui nous révèle le petit homme. Et par-delà, l'adulte...

Avoir chaud en hiver, être au frais en été, manger quand on a faim. L'hiver, nous buvons quelquefois du lait chaud, que nous payons de nos deniers coopératifs, gagnés à la sueur de notre front. Ou bien nous mangeons de la fondue au gruyère envoyée par nos correspondants des Petits-Fourgs. Tout le monde sait que les affaires se traitent souvent au cours d'un bon repas, et la joie régnant, chacun s'ouvre à chacun. La morale y gagne...

Autre exemple contagieux, on nous apporte maintenant les oiseaux blessés, au lieu de les achever. La chouette que nous avons recueillie, ne nous ayant pas porté malheur au cours des mois qui ont suivi, a fini par avoir raison des a priori de certaines personnes contre les chouettes. Dans les champs, les pierres romaines qu'on trouve en se promenant sont respectées. L'entraide s'installe.

Et j'en arrive maintenant à la fin de mon récit. Il se termine par notre départ... Nous laissons derrière nous un appartement un peu plus confortable que celui que nous avons trouvé en arrivant, une classe repeinte à neuf et dotée d'un poêle à mazout. Voilà pour le côté matériel. Quelques amis, qui ont partagé nos idées et notre lutte. Je sais que l'institutrice qui va me remplacer ne pratiquera pas la même pédagogie. Elle ne s'en sent pas capable, et se demande si les élèves vont s'adapter à la sienne. Je ne suis pas inquiète. Je les ai formés à être disponibles et à s'intéresser à tout ce qui vit autour d'eux. Ce n'est pas une leçon à apprendre qui les déroutera.

L'important, c'est qu'elle les aime.